

Pour une théorisation incarnée

Louis-Claude Paquin
Professeur [titulaire] à l'École des médias
Université du Québec à Montréal

Soit à écrire, non pas du corps, mais le corps même. Non pas la corporéité, mais le corps. Non pas les signes, les images, les chiffres du corps, mais encore le corps. [...]

Écrire: toucher à l'extrémité. Comment donc toucher au corps, au lieu de le signifier ou de le faire signifier? On est tenté de répondre à la hâte, ou bien que cela est impossible, que le corps, c'est l'ininscriptible, ou bien qu'il s'agit de mimer ou d'épouser le corps à même l'écriture (danser, saigner ...). [...]

Or l'écriture a son lieu sur la limite. Il n'arrive donc rien d'autre à l'écriture, s'il lui arrive quelque chose, que de toucher. Plus précisément: de toucher le corps (ou plutôt, tel et tel corps singulier) avec l'incorporel du « sens ». Et par conséquent, de rendre l'incorporel touchant, ou de faire du sens une touche.

Jean-Luc Nancy, (1992) *Corpus*. pp. 12-13

Invité l'an dernier par des collègues qui pratiquent la recherche-crédation à prendre part à une table ronde dans le cadre d'un événement rencontre sur « l'art comme cognition incarnée¹ », provocateur s'il en est, j'avais, non sans prétention, intitulé ma contribution « Qu'en est-il de la production de la connaissance dans l'académie à l'ère de la cognition incarnée ? ». De la méthodologie de la recherche-crédation, mon enseignement avait, l'espace d'un trimestre, glissé vers le tournant performatif de la recherche en sciences humaines et sociales découvert depuis peu. C'est à partir d'une réflexion sur ma propre performativité que j'avais préparé le propos de ma contribution.

Devant une assistance, nombreuse pour ce type d'événement, derrière un assemblage de tables nappées en noir, nous prenions place, nantis de bouteilles d'eau et de micros pour amplifier nos voix. À tour de rôle, certains plus que

¹ Paquin, L-C. (2017, 17 mars). *Qu'en est-il de la production de la connaissance dans l'académie à l'ère de la cognition incarnée*, participation à une table ronde dans le cadre de l'Événement rencontre *L'art comme cognition incarnée*, organisée par l'institut de sciences cognitives de l'UQAM et du Réseau international de recherche-crédation en arts médiatiques, design, technologie et culture numérique Hexagram.



d'autres, les participant.e.s discouraient savamment sur l'art et l'embodiment, mais finalement peu sur la cognition en tant que telle. Les théories les plus actuelles étaient convoquées à grand renfort d'autorités, autour des questions profondes et fondamentales lancées par l'animateur. Je restais coi : rien d'intelligent ne me venait qui aurait justifié que je prenne la parole. Les questions s'épuisaient une à une, et, même invité expressément à m'exprimer, je restais toujours sans mots. Un malaise s'installait graduellement autour de mon mutisme. Qu'avais-je donc à ne rien dire ?

Au début de l'exercice, j'écoutais attentivement mes collègues, impressionné par leur prestation vraisemblablement spontanée, par l'étendue des connaissances mises à l'étalage. Inconfortable d'immobilité sur ma chaise, le souffle raccourci par l'anxiété, j'étais convaincu que l'imposteur que j'étais finirait tôt ou tard par être démasqué. Puis un constat a subrepticement surgi, pour graduellement détourner mon attention : alors que le discours portait sur l'incarnation et ses manifestations, le rituel autour de la barricade qui séparait les esprits parlants des esprits écoutants était totalement désincarné. C'était comme publier des livres pour énoncer que l'imprimé est un support obsolète ! Malaise. Malaise. Malaise. Quel paradoxe !

Pourtant, à bien y penser, tous, y compris moi, étions bel et bien « dans nos corps ». Les écoutant.e.s assis.e.s, sagement en rangée, attentif.ve.s ou le simulant, certain.e.s notant quelques paroles, d'autres s'abreuvant ou encore fouillant dans leurs affaires, regardant même par la fenêtre, l'esprit ailleurs. L'après-midi était ensoleillé. Une fois leur tour passé, les parlant.e.s, se sachant objet de l'attention, feignaient l'immobilité et donnaient l'impression d'écouter les autres, sans doute en préparant leur prochaine prestation.

La liste des questions épuisée, j'ai demandé à ce que l'on me pose la question énoncée plus haut, puis je me suis lancé dans une critique passionnée. Une critique de cette production de la connaissance qui ne fait aucune place l'embodiment. Ce qui suit reprend l'essentiel de mon exposé ici à partir de mes notes manuscrites et en y insérant sous-titres, compléments, références et citations.

Une recherche positiviste et postpositiviste

La recherche en sciences sociales et humaines (SHS) était à l'origine positiviste. Les chercheurs en SHS partageaient avec leurs collègues des sciences pures ou naturelles une méthodologie d'allégeance « newtonienne » quasi inchangée depuis trois siècles, et réputée la façon la plus fiable pour générer des connaissances. (Gray et Pirie, 1995, p. 11) Le positivisme repose sur le présupposé qu'il existe une réalité dont il est possible



de s'extraire, d'où l'objectivité — littéralement considérer cette réalité de façon neutre et distanciée. La recherche consiste à produire une explication du phénomène à l'étude, mais surtout à en démontrer la vérité, à partir de statistiques, de questionnaires ou de sondages, analysés en termes de fréquence, de distribution pour identifier les causes des effets observés. Une explication qui soit vraie, prédictive et exempte de biais : jugement de valeur, émotion, empathie, qui sera rédigée avec un style académique détaché, avec des graphiques, des schémas et des tableaux de données à l'appui.

Puis, lorsque les chercheurs acceptèrent que la réalité ne pourrait jamais être « fully apprehended, only approximated » (Guba, Egon G., 1994, p. 22), la recherche en SHS devint post-positiviste. Dès lors, le phénomène étudié est transformé en une série de représentations : entrevues, captations audiovisuelles et notes d'observation. Les chercheurs reconnaissent être biaisés et que les représentations produites et l'analyse qu'ils en font sont affectées par les théories (*theory-laden*). Pour rendre compte autant que possible de la réalité (Denzin, Norman K. et Lincoln, 1994/2011, p. 8), ils s'appuient sur plusieurs perspectives et méthodes imparfaites; c'est ainsi qu'apparaît le concept de triangulation. L'objectivité n'est plus le fait d'un individu, mais devient celle d'une collectivité qui cherche la vérité en critiquant les travaux les uns des autres :

Whereas we may never achieve objectivity in the true sense of the word, we can employ systematic ways of checking our biases both individually and collectively through engaging in the scientific enterprise within a community of people who critically review one another's work. (Spencer, Pryce et Walsh, 2015, p. 84)

Ainsi la connaissance évolue par un processus de sélection, de variation, de rejet et de rétention et l'écriture, toujours impersonnelle, présente un très grand nombre de références et de citations d'autorités reconnues qui sont objet de critiques respectueuses. L'emploi de la voix passive donne l'impression que les découvertes se font d'elles-mêmes :

This preoccupation with the passive has been associated with a 'windowpane' model in which 'discovered phenomena' are thought to be so clear to be seen that there is no need for any authorial embellishment (Golden-Biddle et Locke, 1997, p. 3)

Les contestations des présupposés du postpositivisme seront plurielles et donneront lieu à autant d'approches à la recherche en SHS.



Une recherche ancrée, interprétative, critique et constructiviste

Certains chercheurs s'en prennent à l'enjeu de la validité soulevé par le recours à un cadre théorique préexistant. Que ce soit pour comprendre le problème que pose le phénomène étudié ou encore pour en faire l'étude, autant pour la catégorisation que l'analyse des données, cette façon de faire introduit un biais. Elle occulte certains aspects de l'expérience des participants, bien qu'ils soient accessibles par les données. Elle restreint donc la capacité d'étudier des phénomènes qui sont nouveaux ou qui n'ont pas fait déjà l'objet d'une théorisation. (Fook, 2012, p. 60) La théorisation ancrée (Paillé, 1994) ou enracinée (Guillemette et Luckerhoff, 2013), deux traductions de la proposition anglaise initiale *grounded theory* (Glaser et Strauss, 1967/2010), inverse le processus. Le chercheur commence par une collecte de données sans a priori pour en dégager ce qui fait sens (Corbin et Strauss, 1990) et, par la suite, en engager un dialogue théorique avec les auteurs pertinents.

Reconnaissant que leur interaction avec l'objet de la recherche influence celui-ci, d'autres chercheurs recourent à des approches interprétatives. Ces approches sont basées sur le rejet de l'explication (*Erklären*) au profit de la compréhension (*Verstehen*) que propose Wilhelm Dilthey à la fin du 19^e siècle, ce qui donna naissance à l'herméneutique moderne. Ces chercheurs entendent étudier les phénomènes dans leur contexte naturel, en essayant de les comprendre, non pas en privilégiant de façon autoritaire leur propre interprétation, ce qui a pour effet de réduire la voix des participants à des évidences (Berbary, 2015, p. 35), mais plutôt en fonction des significations que les personnes leur assignent (Denzin, Norman K. et Lincoln, 1994/2011, p. 3) Le champ des données empiriques se trouve ainsi étendu aux données expérientielles de la vie vécue et les méthodes mobilisées laissent une large place à la subjectivité — littéralement prendre en compte la personne. Des termes comme *crédibilité*, *transférabilité* et *confirmabilité* des résultats viennent remplacer les critères positivistes et postpositivistes de validité, de fiabilité et d'objectivité. (p. 13)

Pour d'autres chercheurs, inspirés par la pensée de Karl Marx (1906) et la théorie critique issue de l'Institut für Sozialforschung de l'université Goethe de Francfort-sur-le-Main (1924), la réalité et l'expérience humaine sont façonnées par les valeurs sociales, politiques, culturelles, économiques, ethniques et de genre; valeurs qui se sont cristallisées au fil du temps. Le but de leurs recherches par la production de connaissances et des pratiques émancipatoires est la critique, mais surtout la transformation des structures qui contraignent et exploitent l'humanité par un engagement dans la confrontation, voire le conflit :



The criterion for progress is that over time, restitution and emancipation should occur and persist. Advocacy and activism are key concepts. The inquirer is cast in the role of instigator and facilitator, implying that the inquirer understands a priori what transformations are needed. (Guba, E. G. et Lincoln, 1994/2011, p. 113)

Certains chercheurs, plus radicaux, convaincus que la connaissance est sans fondements et donc toujours incertaine et contingente, considèrent que la réalité est une construction des personnes au travers leurs expériences et leurs perceptions ou une construction par des influences historiques et sociales, ce qui a pour effet que la réalité « do not exist outside of the persons who create and hold [it] » (Guba, Egon G. et Lincoln, 1989, p. 143). Leur rôle du chercheur consiste donc à explorer les multiples réalités qui peuvent être conflictuelles et incompatibles, que construisent les personnes pour faire du sens de leurs expériences vécues.

Pour les chercheurs/sujets, engagés dans une quête pour la signification, l'écriture ne sert pas qu'à rapporter les découvertes, mais participe à celles-ci :

Writing qualitative research is not simply about reporting the findings of an inquiry, rather it is inherently an interpretive practice where the researcher engages in a search for meaning. The interpretive nature of qualitative research entails an assumption that layers of meaning exist within and around phenomena and that arriving at "knowledge" is not simply a one-dimensional act of discovery. (Bridges et Higgs, 2009, p. 51)

Le chercheur interprétatif tente de trouver un équilibre entre l'abstraction théorisante et une présentation évocative qui prend la forme d'un récit dont le style et le ton laisse transparaître ses impressions. :

This strategy removes the writing from the scientific modes, but without transforming the final product into fiction, drama or poetry. Key definitions and distinctions are framed in words that reproduce the tempo and mood of the experience. The theory remains embedded in the narrative in its many stories. Immediacy draws the reader into the story. (Ryan, 2006, p. 25)

Ainsi, l'écriture s'éloignera graduellement de et, en racontant l'histoire de sa recherche, le chercheur donnera graduellement du sens, non seulement aux données recueillies, mais aussi à la totalité de son expérience, de laquelle il est l'artefact. (Holliday, 2016, p. 129)

Si les différentes approches issues de la critique du positivisme et du postpositivisme — interprétative, critique ou constructiviste — parviennent, malgré les réprobations de l'académie, à venir à bout du dualisme subjectivité/objectivité, le dualisme corps/esprit demeure entier. Cette conception binaire de la personne est héritée de René Descartes



pour qui l'âme, qui deviendra par la suite l'esprit, siège de la raison, communique au corps par le biais de la glande pinéale. (Dekens, 2015, p. 57) C'est ainsi que le corps, autant celui du chercheur que celui des participants à sa recherche, est soit occulté, soit réduit à une mécanique, qui devient l'objet d'étude. Pour arriver à venir à bout du dualisme corps/esprit, je m'inspire de tournants issus de la pensée postmoderne, qui viennent bouleverser la conception même de la recherche académique : le tournant de la pratique et le tournant performatif.

La recherche comme pratique

Considérer la recherche en SHS comme une pratique permet de la voir sous un jour différent de celui d'une variété de paradigmes dont les objets et les méthodes reposent sur des présupposés quant au monde, à la réalité et à la connaissance que nous pouvons en avoir et produire. Theodore Schatzki (Schatzki, 2001) conçoit les pratiques : as embodied, materially mediated arrays of human activity centrally organized around shared practical understanding (p. 11). Il souligne que non seulement les activités humaines sont toujours liées au corps humain, mais que les corps et les activités sont « constitués » à l'intérieur des pratiques. Si *constituer* quelque chose c'est la créer, lui donner forme, l'établir (CRNTL²), le sens premier de ce terme alors « former ensemble ». Le terme « constitutif » se trouve au centre de théories sur la communication, la culture, la technologie de l'identité, qui mettent en évidence la rupture avec l'explication causale des phénomènes au profit d'une vision systémique où chacun des éléments est doté d'une capacité d'agir, d'une agentivité concomitante ou réciproque. Ainsi les corps forment les activités et en même temps les corps sont formés par les activités. Voilà pourquoi on confère aux pratiques une dimension constitutive.

Une autre caractéristique importante est la médiation matérielle des réseaux d'activités humaines qui composent les pratiques par des artefacts, des objets naturels et des entités hybrides comme les organisations, qui jouent un rôle plus important que celui d'intermédiaires auprès des personnes. Pour Davide Nicolini : « [t]he word 'mediated' in the definition means that all practices are carried out through and are made possible by material or discursive resources we bring from somewhere else. » (2017, p. 21) Les activités d'une pratique dépendent de compétences et de compréhensions partagées, soit les savoir-faire, qui renvoient au savoir tacite décrit par Michael Polanyi : « I know how to carry out these performances as a whole and that I also know how to carry out

² Centre national de ressources textuelles et lexicales.



the elementary acts which constitute them, but that, though I know these acts, I cannot tell what they are. » (1962, p. 600)

En tant que pratique, la recherche en SHS, d'abord, repose sur la subjectivité du chercheur, comme le reconnaissait le courant interprétatif, mais une subjectivité où les affects, les émotions, les intuitions, l'exubérance, les angoisses, les doutes, les découragements, etc. ne sont pas que des objets de discours qui seraient éventuellement divulgués, mais bel et bien des états corporels qui viennent influencer la conduite et les résultats de la recherche. Ensuite, la pratique de la recherche en SHS est un nexus d'activités, telles que lire, converser, discourir, écrire, se déplacer, entrer en contact avec d'autres personnes, etc., qui exigent des habiletés corporelles particulières qui sont habituellement occultées par des habiletés intellectuelles telles que décoder, donner du sens, catégoriser, argumenter, etc. Enfin, parmi les médiations matérielles de la recherche en SHS on retrouve les livres, l'ordinateur, le téléphone, le stylo et le papier, la bibliothèque, les bases de données, le local de recherche, mais aussi l'université, les organismes subventionnaires, les maisons d'édition, etc.

Considérer la recherche en SHS comme une pratique provoque toutefois un retournement : ce n'est plus la connaissance constituée en théories avec ses concepts qui est à réfléchir – pour l'appliquer à l'interprétation d'un phénomène ou à la « capacitation » (*empowerment*) d'un groupe de personnes en proie à une aliénation de leur bien-être –, mais c'est la pratique de la recherche en tant que telle qui est à réfléchir. En conséquence, l'écriture n'est plus un processus de transcription de la réalité, mais plutôt un processus de découverte à la fois du phénomène étudié, mais également de soi.

Une recherche performative

Le tournant performatif de la recherche en SHS qui proviendrait d'un croisement entre l'ethnographie et les études théâtrales, participe également à mettre de l'avant l'aspect incarné du sujet/chercheur. Il met également à mal un autre dualisme qui afflige la recherche, soit le dualisme art/science :

Investigators are invited into considering the entire range of communicative expression in the arts and entertainment world - graphic arts, video, drama, dance, magic, multimedia, and so on as forms of research and presentation. (Gergen, M. et Gergen, 2000, p. 582)

Le recours à la performance déconstruit l'écriture académique qui était déjà contaminée par le récit et par les approches interprétatives en raison de son « ability to evoke and



invoke shared emotional experience and understanding between performer and audience. » (Denzin, N., 2003/2016, p. 192), ce qui permet de créer des espaces, des discours, des expériences d'opposition utopique à l'intérieur de l'université. (p. 193).

Contrairement aux approches positivistes et postpositivistes qui prônaient la distance et le détachement analytiques, les approches performatives de la recherche reposent sur l'immédiateté et l'engagement et produisent des connaissances partielles, plurielles, incomplètes et contingentes. (Conquergood, 1998, p. 26) La recherche performative est une recherche qui à la fois porte sur et se fait par une pratique performative, et la connaissance, articulée en images, en sons ou en mouvements révèlent des choses dont les chercheurs jusque-là n'étaient jusque là pas conscients :

As such, [performance] offers an alternative performative way of knowing – a unique and powerful way of accessing knowledge, drawing out responses that are a spontaneous, intuitive, tacit, experiential, embodied or affective, rather than simply cognitive. (Seitz, 2012, p. 5)

Ainsi la recherche performative en SHS provoque un autre retournement : ce n'est plus uniquement le sens que les participants donnent à leur expérience vécue qui est objet d'attention du chercheur, mais les aspects esthétiques, expressifs et incarnés des actions du chercheur durant la conduite de sa recherche.

J'ai terminé ma présentation en déplorant lourdement que, même s'il est question dans la littérature d'un « tournant performatif » de la recherche en SHS depuis près sinon plus de vingt ans, il n'y avait toujours pas de place pour une posture incarnée, autant dans nos présentations, y compris celle que je venais de faire, que dans les publications évaluées par nos pairs et, surtout, dans les maîtrises et les doctorats en cours, sinon très timidement. Puis j'ai énoncé sans donner plus de précisions qu'il faudrait permettre aux doctorants des diffusions créatives de leurs résultats de leur recherche, mais également des pratiques analytiques créatives, par exemple par les écritures sensibles.

Ma dénonciation semble avoir été bien appréciée au vu de la discussion qui s'en est suivie avec les autres participants de la table ronde et des personnes de l'assistance, collègues et étudiants, ainsi qu'au vu des témoignages reçus des personnes qui sont venues me voir une fois l'événement terminé. Peu après, en réunion avec les organisateurs pour déterminer la suite à donner à cette initiative, grisé par mon succès, j'ai lancé que je ferais une contribution sur la théorisation incarnée. Cette idée a été jugée excellente, nous avons fait une demande de subvention pour un autre événement qui n'a pas été obtenue; puis la vie a repris son cours; j'ai travaillé sur d'autres projets, jusqu'au jour où j'ai



ouvert ce courriel me demandant quand mon chapitre sur la théorisation incarnée serait terminé...

Par quel bout prendre la chose ? Angoisse, anxiété, procrastination... Ce qui a d'intéressant, ce sont ces émotions ressenties dans tout mon corps. Dans le plus grand désordre : m'asseoir face à l'ordinateur; faire des requêtes sur Internet, lire en diagonale les résultats pour en détecter la pertinence; être confronté au silence et au bruit; ne pas trouver ce que l'on cherche; faire face à la multitude des résultats non pertinents; accumuler les marques-pages de sources potentielles; faire d'autres requêtes, en français et en anglais; reformuler les termes de recherche, m'interrompre pour répondre à des courriels; gérer mon agenda; me lever; marcher de long en large.

Après plusieurs cycles, j'ouvre un document vide et je commence à y inscrire et à ordonner mon questionnement.

Comment passer de la recherche performative qui comporte une dimension incarnée occultée au profit du résultat, à une théorisation incarnée ? Comment valoriser cette dimension incarnée de la recherche performative ? Surtout, comment ajouter une dimension incarnée dans la théorisation, qui est l'étape la plus abstraite et donc désincarnée de la recherche, celle de la production des connaissances ?

Pourquoi avoir choisi la théorisation, soit la fabrication de la théorie ? Par provocation ? Pour m'attaquer au cœur même du régime académique de production de la connaissance, dernier bastion du positivisme ? La réponse qui m'est venue est que, comme le Don Quichotte de Cervantes face aux moulins à vents, j'ai tenté de venir à bout de l'ultime paradoxe : alors que la théorie en tant qu'abstraction et généralisation est toujours opposée à la pratique qui, elle, est située, incarnée et inscrite dans une matérialité, la théorisation soit la fabrication de la théorie est une pratique.

Angoisse, anxiété, procrastination... puis reviennent les vieux réflexes du travail intellectuel : faire une revue de littérature d'abord sur la théorisation et, ensuite, des discours sur l'embodiment. La suite des opérations est plus vague, revenir sur le tournant performatif, explorer le courant postqualitatif qui se nourrit des courants épistémologiques du poststructuralisme et du nouveau matérialisme. On verra bien ce qui sortira de la revue de littérature.

Les discours sur la théorisation

Le terme « théorisation » désigne l'action de fabrication de théories que le dictionnaire oppose à pratique et définit d'abord comme un « ensemble de notions, d'idées, de concepts abstraits appliqués à un domaine particulier » et, dans le contexte de la



science, comme une « Construction intellectuelle, hypothétique et synthétique, organisée en système et vérifiée par un protocole expérimental; [un] ensemble de lois formant un système cohérent et servant de base à une science, ou rendant compte de certains faits. » (CRNTL).

La théorisation, qui est l'ultime étape de la recherche, celle de la production de modélisations, de connaissances, implique une réduction des résultats en fonction d'une focalisation consciente et délibérée ainsi que d'une abstraction des contextes particuliers. Les théories sont des intégrations argumentatives d'un ensemble le plus complet possible d'énoncés de portée la plus générale possible. Les théories élaborées, diffusées par les publications savantes, sont par la suite l'objet d'examen, de mise à l'épreuve et d'affinement lors de recherches subséquentes. Ce processus, appelé « avancement des connaissances » est le principal but des organismes subventionnaires de la recherche universitaire³. Au fil des textes consultés j'ai noté qu'une théorie peut être qualifiée de « générale », « fondamentale », « unifiée », « élargie », « implicite », « critique », « radicale », « alternative », etc. J'ai également noté qu'une théorie est toujours la théorie de quelque chose, d'un phénomène. À l'instar de la recherche, la nature et la finalité des théories produites en SHS varient selon la perspective épistémologique adoptée.

Une théorie positiviste, est un ensemble et d'énoncés qui ont valeur de propositions logiques et dont le but est d'expliquer la nature et les relations, la plupart du temps causales, d'objets, de phénomènes, d'événements, de processus, de caractéristiques, de *patterns* lié aux humains. Les chercheurs positivistes utilisent un raisonnement déductif initié par une hypothèse pour faire la preuve de leurs théories et, une fois celles-ci établies, les utiliser pour prédire les occurrences futures de leur objet. Or, les approches de la recherche axées sur la théorie laissent peu de place à la création de nouvelles théories.

Beaucoup moins ambitieuse, une théorie interprétative vise plutôt à décrire certains aspects et l'organisation des objets, des événements ou des phénomènes qui font l'objet de la recherche. Le rejet de la mécanique de la preuve par les faits sur laquelle repose l'évaluation d'une théorie par les tenants du postpositivisme :

[...] implique l'existence d'une série de *présuppositions* au niveau métathéorique qui conditionne ce qu'il est (im)possible de développer

³ « Donner un appui stable aux initiatives de recherche à long terme est essentiel à l'avancement des connaissances » <http://www.sshrc-crsh.gc.ca/funding-financement/programs-programmes/insightgrants-subventionsavoir-fra.aspx>, consulté le 13 mars 2018.



conceptuellement au niveau théorique, tandis que les raisonnements aux niveaux plus concrets peuvent confirmer la validité des présuppositions plus abstraites ou parfois même inciter à les modifier. (Thomas, 2007, p. 388)

Une métathéorie est une théorie d'un genre particulier d'un degré d'abstraction plus élevé en ce qu'elle porte non pas sur des faits tirés de la réalité concrète, mais sur la nature de la théorie, son statut, ses objectifs et ses fondements.

Selon Pierre Paillé et Alex Mucchielli (2003, p. 282), une théorie postpositiviste ne vise plus à établir des causalités linéaires simples, mais : « [...] l'articulation précise, nuancée et valide des rapprochements observables entre les incidents, événements et phénomènes. », c'est-à-dire : « [...] la possibilité que l'un, dans son rapport avec l'autre : dévoile, expose, révèle, suscite, interpelle, sollicite, déclenche, entraîne, provoque, active, ranime, ravive, alimente, amplifie, accentue, accélère, précipite, renforce, intensifie, aggrave, exacerbe. » (p. 282)

Par ailleurs, dans la foulée de la critique poststructuraliste ou postmoderne du processus de la recherche et de la théorisation de ses résultats, la théorie sera considérée tour à tour comme une représentation statique de relations entre des entités (Storkerson, 2003); « une tentative de représenter le réel, de le doubler. » (Gauthier, B., 2010, p. 334); des hypostases conceptuelles, des constructions structurelles ou des idées sensorielles (Heinrich, 2012); des filtres méthodologiques d'expérience et d'interprétation, et donc des structures de pouvoir (Heinrich, 2012) ; des récits racontant une histoire qui rend compte des processus complexes et imbriqués (*intertwined*) qui nous entourent (Bell, 2008, p. 4) ; ou encore une mise en perspective (par la réflexivité) de son expérience et de sa pratique avec le monde institutionnalisé de la recherche (Mallozzi, 2009). La théorie sera également déconstructive (Culler, 1982) et même nomade (Braidotti, 2011).

J'emprunte à Clermont Gauthier (1986, p. p. 338) le recours à la distinction faite par Henri Atlan dans *Le cristal et la fumée* (1979) pour marquer le retournement des présupposés ontologiques à propos du monde : le cristal est le modèle de ce qui est répétitif, stable, ordonné et hiérarchisé et, conséquemment, de ce qui répond à des lois que l'on peut découvrir et énoncer ou, du moins, dont on peut décrire certains aspects dans des théories, alors que la fumée, elle, est le modèle d'un monde où tout est différent, instable, asymétrique, incontrôlable et dont l'étude donnera, entre autres la théorie des catastrophes de René Thom (1979) et la théorie des structures dissipatives d'Ilya Prigogine (1979). La fumée renvoie aux présupposés postmodernes d'un monde à la fois complexe et, surtout, désordonné :



Many human processes are messy. We are conceived messily. [...] We begin, we are born, messily. We learn messily—“unsystematically.” Indeed one main message of life is that it is messy if by that we mean that it is often confusing, embarrassing, troubling, untidy, even, at times, dirty and muddled. (Badley, 2013, p. 292)

John Law, dans son ouvrage séminal intitulé *After method*, face au désordre de la réalité, tire les conséquences suivantes pour les recherches en SHS :

[...] if we want to think about the messes of reality at all then we're going to have to teach ourselves to think, to practise, to relate, and to know in new ways. We will need to teach ourselves to know some of the realities of the world using methods unusual to or unknown in social science. (Law, 2004, p. 2)

Ces méthodes de recherches nouvelles ou à inventer qui relèvent d'une théorisation incarnée, dont l'autoethnographie, objet d'une présentation plus loin dans le texte, peut être considérée comme le premier jalon, ces méthodes qui portent l'expérience de vie et les problèmes de personnes singulières sont vues comme « soft and fluffy and, although nice » (Wall, 2006, p. 147). Pour cela, elles sont déconsidérées par la communauté scientifique des SHS. Mais quels concepts ces théories renferment-elles ?

Les théories sont composées d'énoncés qui relient des concepts entre eux. En même temps, la formation de nombreux concepts repose sur des bases théoriques :

Concepts are the building-blocks of all theoretical structures and the formation of many concepts is legitimately theory-driven. Anomy, libido, mode of production [...] at least in part, to the theories of Durkheim, Freud, Marx [and] these terms have little meaning in the social sciences without these broader theoretical frameworks. (Gerring, 1999, p. 381)

Ainsi le concept d'*habitus*, qui est au cœur de la théorie de la pratique de Pierre Bourdieu (1994) est interrelié aux concepts de position, de disposition, de positionnement, de champ et d'habitude. Toutefois, contrairement à ce que le positivisme laisse croire, Ludwig Wittgenstein nous rappelle qu'il n'y a pas de concepts en soi réfutant ainsi la préséance platonicienne, établie dans l'allégorie de la caverne, dont il sera question plus loin, de l'essence immuable sur la ressemblance des choses :

Nous sommes incapables de circonscrire clairement les concepts que nous utilisons ; non parce que nous ne connaissons pas leur vraie définition, mais parce qu'ils n'ont pas de vraie « définition ». Supposer qu'il y en a nécessairement serait comme supposer que, à chaque fois que des enfants jouent avec un ballon, ils jouent en respectant des règles strictes. (1934/2004, p. 67)



Pour Gilles Deleuze et Félix Guattari, le concept est le résultat d'une pratique, celle de la philosophie, de la théorie : « le concept n'est pas donné, il est à créer » (1991, p. 16). Les concepts sont avant tout opératoires, ils servent à penser un champ d'expérience ou un monde possible : « on ne crée des concepts qu'en fonction de problèmes qu'on estime mal vus ou mal posés » (p. 22). En tant qu'acte de pensée le concept est lié au flux de l'expérience de la vie : « Le concept est un incorporel, bien qu'il s'incarne ou s'effectue dans les corps » (p. 26). Ainsi, le concept ne se situe pas dans la transcendance mais dans l'immanence : « Le concept dit l'événement, non l'essence ou la chose » (p. 26). Le concept n'est pas discursif ni une proposition (p. 27) et ne participe pas à une démonstration ni à une explication mais à une position sur un plan de consistance : « Les concepts sont des centres de vibrations, chacun en lui-même et les uns par rapport aux autres. » (p. 28). Contrairement à une proposition ou à une fonction scientifique qui font référence à un objet, le concept participe du devenir : « [...] le concept est évidemment connaissance, mais connaissance de soi, et ce qu'il connaît, c'est le pur événement, qui ne se confond pas avec l'état des choses dans lequel il s'incarne. » (p. 36)

Autant Wittgenstein que Deleuze et Guattari et les tenants du poststructuralisme dans leur sillon, rejettent la nature essentialiste du concept et, en conséquence la nature abstraite et universelle conférée à la théorie. D'ailleurs Deleuze exprimait déjà une vision pratique, voire utilitariste de la théorie orientée vers le devenir :

C'est ça, une théorie, c'est exactement comme une boîte à outils. Rien à voir avec le signifiant... Il faut que ça serve, il faut que ça fonctionne. Et pas pour soi-même. S'il n'y a pas des gens pour s'en servir, à commencer par le théoricien lui-même qui cesse alors d'être théoricien, c'est qu'elle ne vaut rien, ou que le moment n'est pas venu. On ne revient pas sur une théorie, on en fait d'autres, on en a d'autres à faire. [...] La théorie, ça ne se totalise pas, ça se multiplie et ça multiplie. (Foucault, Michel 1994/2001, pp. 1176-1177)

Anne Brewster partage cette visée utilitariste de la théorie qui se doit d'être utile. Toutefois, elle inscrit cette utilité dans la vie de tous les jours, la vie telle qu'elle se vit dans, par et au travers notre corps et nos relations avec les autres :

Taking ideas and rolling them between your palms like a stone until they become warm. Putting theory to work in everyday life, in the immediacy and temporalities of the body, the living tissue of social relations: desires, sensations, convictions, doubts, puzzlements, curiosities, anxieties, hopes. (2009, p. 128)

Par ailleurs, l'analyse étymologique montre que la racine grecque du mot théorie est issue du verbe θεωρεῖν (*theōrein*), qui littéralement signifie observer, contempler, alors



que parmi les mots dérivés *theōros* désigne la personne qui était envoyée pour consulter l'oracle et *theōrēma* le spectacle, ce qui se donne à voir. C'est au temps de Platon que la théorie entre dans le champ sémantique de « comprendre » (Payen, 2002, p. 49), notamment, par *L'allégorie de la caverne* au livre VII de *La République* [517d], où Platon explique, métaphoriquement, qu'il faut délaissier la connaissance par les sens et donc par le corps, pour s'élever, par la raison, à la contemplation (*theōrein*) de la vérité.

Nicolas Davey, se basant sur l'herméneutique de Hans-Georg Gadamer dans *Wahrheit und Methode* (1960/1976), propose de réarticuler le concept moderne de théorie à la lumière de l'étymologie qui, au lieu de désigner l'observation détachée d'un événement phénoménal, met l'accent sur l'action de témoigner, action qui contribue à l'émergence de l'événement auquel nous participons. (Davey, 1994/2006, p. 20) Il associe la théorisation non pas à un exercice purement conceptuel, mais à une pratique réflexive qui s'attache à la signification telle qu'elle apparaît dans des formes incarnées particulières. (p. 24)

C'est en terminant mon parcours, mon glanage sur la théorisation par là où j'aurais dû commencer, soit l'analyse étymologique, que je me suis rendu compte que par sa racine grecque, la théorie est associée au corps, plus précisément à la vision. J'en ressors convaincu que la réalisation de ma quête pour une théorisation incarnée passe par le retour au sens originel de théorie comme témoignage, comme récit incarné d'une expérience vécue, d'une expérience vécue de connaissance en lieu et place de l'exposition distanciée et abstraite de la connaissance accompagnée d'un argumentaire sur sa vérité ou, à tout le moins, sur sa validité. Maintenant, voyons ce qu'il en est des discours sur l'embodiment et des discours sur le corps et en quoi ceux-ci peuvent m'aider à produire, performer ce témoignage.

Les discours sur l'embodiment

Depuis les années 1980, le terme *embodiment* est utilisé si fréquemment dans les disciplines des SHS, dans le monde de l'art, en particulier la danse, mais aussi en sciences cognitives, en psychologie dans les neurosciences, qu'il est difficile sinon impossible d'en rendre compte. Dans tous les cas, il vise à contrer le dualisme cartésien, soit la différence substantielle entre l'esprit – substance pensante immatérielle (*res cogitans*) –, et le corps – substance matérielle étendue dans l'espace et le temps (*res extensa*) –, dualisme qui était tenu pour vérité depuis le 17^e siècle.



La source des discours sur l'*embodiment* semble remonter à Maurice Merleau-Ponty qui, même si ce concept traverse de part en part son oeuvre, n'a pourtant jamais utilisé ce terme mais plutôt l'adjectif « incarné ». (Noland et Penny, 2014) Le terme semble provenir de *Verleiblichung* que l'on trouve dans les textes de Edmund Husserl et qui ont inspiré Merleau-Ponty. Pour ce dernier, :

[...] le corps n'est pas un objet. Il n'est jamais à distance du moi pensant, qui ne se borne ni à « avoir » un corps ni à « habiter » un corps : le « je pense », au contraire, « est » son corps, il est nécessairement un sujet incarné. (Renaut, Billier, Savidan et Thiaw-Po-Une, 2006, p. 344)

Dans *La phénoménologie de la perception* (1945), Merleau-Ponty distingue le corps vu du dehors comme une chose, l'entité biologique dont on fait l'expérience à la troisième personne, qui est observée et manipulée de l'extérieur, entre autres, par la médecine, le « corps objectif » (p. 141) et un corps vécu du dedans, qu'il nomme « corps phénoménal » (p. 141) ou « corps propre » (p. 250), dont on fait l'expérience intime à la première personne, qui n'est pas disponible, ni explorable à la manière des choses et donc, inobjectivable. C'est le lieu où s'enracine la perspective de l'un sur le monde, condition de toute exploration du monde et de donation de sens à celui-ci.

Merleau-Ponty, plus tard dans son dernier ouvrage inachevé intitulé *Le visible et l'invisible* (1964/2010), introduira le terme de « chair » pour dépasser « l'alternance » entre le « corps objectif » et le « corps propre », et ainsi bien marquer la consubstantialité de soi et de l'autre : « L'épaisseur du corps, loin de rivaliser avec celle du monde, est au contraire le seul moyen que j'ai d'aller au cœur des choses, en me faisant monde et en les faisant chair. » (p. 176) La chair, « ni matière, ni esprit, ni substance » (p. 181) est plutôt médiation, surface de contact entre deux être verticaux : « Ainsi le corps est dressé debout devant le monde et le monde debout devant lui, et il y a entre eux un rapport d'embrassement. » (p. 318) Le corps, ce par quoi l'un s'insère dans le monde, le perçoit, l'explore et agit en lui, est feuillet à double face (p. 178) : c'est *le corps que j'ai*, celui qui constitue un objet de volonté et de connaissance imparfaite pour le sujet incarné, indissociable du *corps que je suis*, dont l'irréductible subjectivité est vécue de l'intérieur. Essentielles ambiguïtés impossibles à dépasser, le corps, ni pure extériorité, ni pure intériorité, à la fois actif et passif, signe et sens, est le lieu d'interférences, de perceptions, d'émotions, de désirs, où s'organisent des projets signifiants, toujours réintégrés au monde, par ses mouvements, ses actions soumises à la médiation des outils.

En psychologie cognitive, l'*embodiment* désigne une cognition incarnée, une conception diamétralement opposée à celle du cognitivisme où la cognition est objectivée, conçue



comme une suite de fonctions ou de processus (Fodor, 1983/1986) qui captent le monde externe et traitent l'information sensorielle pour en faire des représentations mentales symboliques, fonctions qu'il serait possible de décrire sous forme d'algorithmes à l'intérieur d'une « intelligence artificielle ». Les tenants d'une cognition incarnée, ou plus largement située, considèrent que nos expériences perceptuelles, motrices, viscérales et émotionnelles, issues de notre engagement moteur et sensoriel multimodal dans le monde, influencent notre perception du « réel » et notre manière de le penser, ce qui vient décentrer le rôle prépondérant jusque-là accordé au cerveau.

L'une des théories les plus connues de l'*embodiment* est celle de l'énactivisme proposée par Francisco Varela, Evan Thompson et Eleanor Rosch (1991/1993) qui considèrent l'environnement et l'organisme comme des systèmes en coévolution et en codétermination. Le monde dont nous avons connaissance n'est pas donné ou encore construit, mais « énéacté ». L'énaction réside alors dans un couplage structurel entre le sujet percevant et le monde, qui se déterminent l'un l'autre. La cognition ne serait donc pas représentation mentale, mais action incarnée, à la fois nourrie et contrainte par les interactions entre le corps et l'environnement. Conception radicale de la cognition incarnée, il s'agit d'un couplage dynamique non linéaire entre la personne et l'environnement, qui se trouvent à former un système unifié, non décomposable et dont on ne peut faire la modélisation :

Because the agent and environment are nonlinearly coupled, they form a unified, nondecomposable system, which is to say that they form a system whose behavior cannot be modeled, even approximately, as a set of separate parts. (Chemero, 2009, p. 31)

Ainsi, la cognition incarnée se réalise non seulement dans le cerveau mais aussi dans le corps, en relation avec son contexte et, selon les propositions théoriques, avec la culture, et même, selon l'hypothèse de l'*extended mind*, dans le langage, les artefacts et même les objets : « The external features here are just as causally relevant as typical internal features of the brain. » (Clark et Chalmers, 1998, p. 9)

Dans une autre sphère, on comprendra pourquoi, les études féministes et, par la suite, LGBT ont produit une quantité telle de discours sur l'*embodiment* qu'il serait illusoire de rendre compte même des grandes lignes de ceux-ci. Nombreux sont ceux qui se sont appuyés sur les analyses de Michel Foucault pour montrer comment le corps était inscrit dans un réseau de savoir/pouvoir qui le déterminait profondément. Celui-ci permettait de penser l'influence des normes sur la construction des sujets et la façon dont cette subjectivité s'incarne dans un corps qui devient ainsi le reflet de ces normes intégrées :



En abordant le pouvoir dans sa condition matérialisable et constitutive du sujet historique, Foucault a pu doter la pensée féministe d'une technique d'analyse de l'identité sexuelle, de l'oppression et de la résistance qui se rapproche du corps et de l'expérience sans pour autant désertier le politique. (Dubé, 2008, p. 79)

Dans la même veine, mais de façon beaucoup plus radicale, pour Judith Butler, l'*embodiment* est un construit social : il ne peut y avoir de perception ou de quelconque vécu corporel sans la médiation d'une structuration culturelle et donc sociale et politique. Le corps n'est ressenti et compris qu'à partir des référents normatifs sociaux ayant cours dans un espace-temps donné. Cette conception est diamétralement opposée aux théories psychanalytiques, phénoménologiques ou cognitives qui posent l'antériorité de l'expérience corporelle sur son inscription dans la sphère sociale et politique.

Dans son ouvrage intitulé de façon subversive *Bodies that Matter*, elle énonce que le genre est construit discursivement par l'itération rituelle de performativités situées dans la sphère sociale qui le rend percevable et intelligible, mais elle reconnaît qu'en raison d'une interrelation complexe entre le genre construit et la subjectivité du corps, même si l'aliénation par la culture et le social est première, elle n'est pas totalement déterminante :

'performance' is not a singular 'act' or event, but a ritualized production, a ritual reiterated under and through constraint, under and through the force of prohibition and taboo, with the threat of ostracism and even death controlling and compelling the shape of the production, but not, I will insist, determining it fully in advance». (Butler, 1993, p. 95)

Elle précisera ultérieurement que :

Le corps est donc d'emblée exproprié par la culture, et ce serait une erreur de croire que nous pourrions simplement nous le « réapproprier ». [...] Le corps n'est jamais donné, il a toujours besoin d'un mode de présentation, qui se trouve être culturellement délimité et élaboré. (Butler, citée dans Joos, 1997, p. 14).

David Le Breton, anthropologue et sociologue des représentations et des mises en jeu du corps humain, à qui l'on doit plus de quarante ouvrages sur le corps, reconnaît que : « [...] même si nous coïncidons à notre corps, il nous excède » (2014, p. 21), renonçant ainsi au monisme des modèles neurobiologiques qui font émerger la conscience et, a fortiori, l'intelligence de la complexité des processus neuronaux. Il résout plutôt le dualisme corps/esprit en le présentant comme un chiasme :



Il y a une corporéité de la pensée comme il y a une intelligence du corps. Des perceptions sensorielles aux inscriptions tégumentaires, des gestes de l'hygiène à ceux de l'alimentation, des manières de table à celles du lit, des techniques du corps aux expressions de l'affectivité, des modes de présentation de soi à la prise en charge de la santé ou de la maladie, du racisme aux tatouages ou aux implants sous-cutanés, le corps est une matière inépuisable de pratiques sociales, de représentations, d'imaginaires.(p. 22)

Le terme chiasme provient de la lettre grecque χ (*khi*) et désigne une disposition en croix, un croisement. Chez Merleau-Ponty, le chiasme renvoie à un rapport d'empiètement, d'enjambement (1964/2010, p. 175), c'est le point d'entrecroisement, le nœud en lequel chaque terme : « emprunte à l'autre, prend ou empiète sur l'autre, se croise avec l'autre » (p. 309). Ce point où se produit la réversibilité est en fait un espace, celui de l'entre-deux, de l'intégration, de la simultanisation.

Si les discours sur la corporéité, l'*embodiment*, soit sur le corps-sujet, le corps qui se vit, sont variés en fonction des présupposés qui les sous-tendent, il en va de même pour les discours sur le corps-objet dont la quantité et la diversité sont impressionnantes. J'ai inscrit l'expression « discours sur le corps » dans un moteur de recherche pour obtenir près d'un million de résultats, j'en ai retenu quelques-uns, parfois avec une référence, que j'ai tenté de regrouper. D'abord, il y a le corps biologique : souffrant, malade, violenté, mutilé, infirme, difforme, mais aussi célébrant, érotisant et jouissant : « [...] son corps moelleux, tiède, mou juste assez, pelucheux, jouant de la gaucherie » (Barthes, 1977, p. 45) Ensuite, il y a les techniques du corps (Mauss, 1936/1980) : le corps travaillant, le corps dansant (Roseau, 2013), d'un côté les pratiques corporelles de bien-être et, de l'autre, les disciplines :

[c]es méthodes qui permettent le contrôle minutieux des opérations du corps, qui assurent l'assujettissement constant de ses forces et leur impose un rapport de docilité-utilité [...] La discipline majore les forces du corps (en termes économiques d'utilité) et diminue ces mêmes forces (en termes politiques d'obéissance) (Foucault, Michel, 1975, pp. 161-162)

Le corps est l'objet d'une instrumentalisation (Debout-Caron, 2006), d'une marchandisation (Zarka, 2016) et le corps devient objet de consommation. Pour Jean Baudrillard, la mode et la publicité transforment le corps en un « un charnier de signes ». (1976, p. 155) L'importance accordée à l'image et l'apparence du corps (Aron, 2012) donne lieu au culte du corps (Constantinidès, 2013) et au corps-spectacle (Borel et Benezet, 1987).

Il y a, par ailleurs, le corps communiquant (Galison-Méléneq, 2008) : la représentation, l'expressivité, le langage, le vocabulaire, la rhétorique, la sémiotique du corps



(Fontanille, 2015), l'imaginaire du corps, l'écriture du corps (Miliani, 1998), le corps source de métaphore, etc. Puis, il y a différentes conceptualisations du corps : le corps libidinal (Parat, 2011), reflet de la psyché, le corps fantasmatique, fétichisé par la psychanalyse, le corps social (St-Jean, 2008) de la sociologie, le corps mystique de la théologie chrétienne, et même le corps sans organe (Deleuze et Guattari, 1975) du poststructuralisme, le corps augmenté, prothétique (Gourinat, 2015), mutant, cyborg et androïde du transhumanisme (Péquignot, 2016). Et cette énumération partielle, qui est déjà trop longue pourrait se terminer en reprenant, à mon compte, cette critique des discours, autant sur l'*embodiment* que sur le corps, de Jean Caune :

Pour faire l'objet d'une connaissance plus fine, le corps est morcelé en parties élémentaires, décomposé en fonctions dissociées, segmenté selon des approches disciplinaires isolées les unes des autres. Objet de connaissance d'où sont exclus les phénomènes émotionnels et subjectifs transformés en processus mécaniques physico-chimiques, le corps est ainsi objectivé par les sciences cognitives qui, pour appréhender l'imaginaire, cherchent à le modéliser en évacuant la parole qui en rend compte. (2014, p. 54)

J'ajouterais à cette critique que, même lorsque ces phénomènes émotionnels et subjectifs, dont Caune dénonce l'exclusion, sont l'objet de discours pour eux-mêmes, ils sont objectivés par la théorisation : « [...] actual lived and experienced human bodies disappear from analytical sight — wiped out by conceptual emphasis on the omnipotent forces of culture and discourse. » (Waskul et Vannini, 2006, p. 10)

Malgré toutes les choses que j'ai apprises en colligeant des discours sur l'embodiment ou sur le corps, je n'ai rien appris qui ferait progresser ma quête pour une théorisation incarnée parce que, paradoxalement, ces discours, tout comme les autres manifestations académiques, conférences, tables rondes, sont désincarnées ou, au mieux, performées de façon conventionnelle, avec support Power Point, lutrin, mise à distance de l'auditoire, de façon à bien marquer la distance, assoir l'autorité.

J'ai fait fausse route. Les discours sur l'embodiment ou sur le corps ne contiennent pas ce que je cherchais; il me faut plutôt réorienter mes recherches vers des discours sur le corps tel qu'il est perçu, vécu et, éventuellement, transformé de l'intérieur.

Les discours sur le corps tel qu'il est perçu, vécu et transformé de l'intérieur

Le terme somatique est construit autour du mot $\sigma\omega\mu\alpha$ *soma* qui vient du grec ancien, et depuis Hésiode, signifie « corps vivant »; il s'oppose à $\Psi\upsilon\chi\eta$ *psychè*, le nom de l'épouse d'Eros, qui signifie « âme » ou « esprit ». Ce terme est, d'une part, utilisé dans les



discours de la physiologie, de la psychologie et de la médecine pour désigner de façon objective comme qualificatif de structures biologiques ou de maladies. Il est, d'autre part, utilisé pour un domaine de recherche et d'étude, mais aussi pour une pédagogie, une approche et une pratique qui ont en commun d'être reliés au corps vécu et, par extension, à l'être entier, à l'être comme un tout tel qu'il est perçu de l'intérieur et ressenti :

Les centres proprioceptifs communiquent et renvoient en continu de riches informations somatiques, employant un processus d'auto-observation immédiat, à la fois unifié et continu. Les données somatiques n'ont pas besoin de se confronter à un ensemble de lois universelles de médiation ou d'interprétation avant de devenir factuelles. (Hanna, 1995/2017, p. 2)

L'approche somatique a été particulièrement utilisée en danse, pour offrir : « des outils pour l'amélioration de la technique, le développement des capacités expressives et la prévention et guérison des blessures » (Fortin, 2009, p. 119), dans le domaine de l'interprétation musicale (Fortier, 2016) et pour la croissance personnelle (Lépine, 2012). Fort séduisante et efficace, la parole somatique aura tendance à être « aimanté[e] par l'universel » de la thématique du corps :

Détachés de leur contexte d'incorporation (embodiment) les discours somatiques [...] courent chargés des poids d'innombrables idéologies : le naturel (voire l'animal), le transcendant (voire le religieux), la différence biologique des sexes, les hiérarchies culturelles. (Ginot, 2009, p. 13)

C'est ainsi que les recherches en SHS ont connu un « tournant somatique » dans les années 1980, inspiré d'une lecture de la phénoménologie existentielle de Merleau-Ponty qui réfère à :

[...] the subjective (lived) body in contrast to an objective (mechanical) body of alternative deterministic theories. The 'lived body' means the body as human beings themselves perceive it — *felt, experience, and sensed*. (Farnell, 2012, p. 13)

On doit à Bryan Turner le concept d'une « société somatique » (1984) qui propose, au lieu d'étudier les représentations du corps ou encore l'inscription de la culture sur celui-ci, de se concentrer sur le corps vécu. Du point de vue somatique, le corps est devenu objet de commerce et de consommation ; le plaisir et l'hédonisme sont légitimés ; le vieillissement est refusé ; et les technologies médicales de manipulation du corps sont en plein essor. (Turner, Bryan S., 1992, p. 43). Toutefois, la production de discours académiques sur le corps vécu vient détourner « la parole somatique » qui :

[...] est par définition passagère, elle a du sens dans un contexte corporel et matériel parce qu'elle ouvre un potentiel de geste lié au moment présent.



Extraite de ce contexte, elle perd son énergie performative et se fossilise en un ordre dogmatique où un certain modèle de corps vient s'imposer au monde. (Ginot, 2009, p. 14)

Si la rationalité scientifique devient témoignage, ce témoignage, pour être incarné, doit être le témoignage de ma subjectivité, de mon corps sensible qui fait advenir le monde à ma conscience, ce corps qui est le lieu de ce qui m'arrive, qui n'est pas autonome mais aux prises avec le monde (Luciani, 2013, p. 8) ; ce témoignage doit également prendre la forme d'une parole somatique.

À ce stade de ma quête pour une théorisation incarnée, je me questionne : dans le monde académique qui est le mien, disciplinaire ou au mieux interdisciplinaire, qui à la fois participe de mon identité et me confère une valeur, par rapport auquel j'ai intégré d'être docile, comment me défaire de la parole de la raison positive pour acquérir une parole somatique, en somme comment changer de régime de parole ?

J'ai d'abord pensé qu'il me faudrait me soumettre à une forme ou une autre d'éducation somatique pour me rendre compte que, si les ateliers pouvaient m'aider à ressentir et à comprendre davantage mon corps, afin de mieux l'utiliser, cela ne me serait que marginalement utile pour la production de témoignages qui passe accessoirement par la parole, mais surtout par l'écriture. L'écriture. Je tenais là le lien que je cherchais. Non pas le type d'écriture, le passage du rapport scientifique au témoignage étant acquis, mais le style, le ton, le choix des mots, des formules et surtout le geste. Tous sont intimement liés à ma subjectivité et à mon corps. La question résiderait à présent sur comment changer ma façon d'écrire, sur comment lui conférer une dimension incarnée ? Et je me suis souvenu des technologies du soi de Michel Foucault.

Selon Michel Foucault, les humains utilisent quatre types de technologies pour se comprendre : les technologies de production, de communication, de pouvoir et les « technologies du soi » :

[...] qui permettent aux personnes d'effectuer par leurs propres moyens ou avec l'aide des autres, un certain nombre d'opérations sur leurs propres corps et âmes, pensées, conduites et manières d'être, de façon à se transformer pour atteindre un certain état de bonheur, pureté, sagesse, perfection ou immortalité. (1988, p. 18, ma traduction)

Ces « technologies du soi » impliquent formation, entraînement et souvent un changement d'attitudes envers soi ainsi qu'un changement de régime de valeurs. J'emprunte la notion de régime de valeurs à la sphère des *cultural studies*, plus



particulièrement à John Frow (1995), qui sert à rendre compte de l'articulation de valeurs esthétiques et d'usages sociaux dans les activités culturelles. Les régimes de valeurs gouvernent les usages d'un bien par un groupe social donné. Ce sont des systèmes axiologiques organisés autour d'idéaux, de croyances et de préférences qui gouvernent l'attribution de signification et la production de jugements de valeur et qui, bien qu'ils coexistent, se chevauchent, se heurtent, s'unissent et se séparent, sont « incommensurables » les uns par rapport aux autres. Ma quête pour une théorisation incarnée implique un basculement du régime académique de valorisation, autant sur le plan du faire que sur le plan du résultat attendu et des rituels institutionnalisés.

La technologie du soi à mobiliser pour la théorisation incarnée est l'écriture. Non pas tant une « écriture de soi » (1983) qui renvoie à la médiation du récit dans la constitution du sujet ou à encore l'extériorisation du sujet dans le processus d'écriture, mais une méthodologie à la première personne :

First-person methodologies can be characterized as embodied technical practice that is both self-reflexive and self-enacted. They attend to the self in order to act upon the self. First-person methodologies are an example of what Schön refers to as reflection in action, and what Foucault refers to as Technologies of the Self. (Schiphorst, 2009, p. 53)

Les méthodologies à la première personne ont une dimension de réflexivité, c'est-à-dire de réflexion sur soi et sur sa pratique d'où la référence au *Praticien réflexif* de Donald Schön (1982/1994). Elles ont également une dimension performative qui se retrouve dans le geste, dans l'action d'écrire et elles ont finalement une dimension transformatrice, autant pour la personne qui la pratique que pour celles qui reçoivent les expériences esthétiques et existentielles qu'elles suscitent. (Hernandez-Ramirez, 2017, p. 49) Pour Nathalie Depraz (2006), une méthodologie à la première personne nécessite « l'implication immanente de la personne dans ce qui est raconté » (p. 148) et que « le langage soit au plus près, au contact de l'expérience vécue » (p. 156), ce qui implique un « mode expérientiel incarné de relation aux mots » (p. 156). Pour témoigner de ce qu'il vit ou de ce qu'il pense, le locuteur doit :

partir d'une expérience [...], de l'évoquer sur le mode concret d'un revécu (c'est-à-dire de s'y replonger, de la revivre) et non de la formuler à distance de soi-même, en surplomb, comme un souvenir que j'observe de l'extérieur, puis de la décrire en reprenant les différentes phases temporelles de son déroulement [...] (p. 159).

Dans le cas de la théorisation incarnée, l'expérience, objet d'écriture, est une expérience de connaissance, qui passe par, qui implique les sensations et les émotions :



Perhaps we will need to know them through the hungers, tastes, discomforts, or pains of our bodies. These would be forms of knowing as embodiment. Perhaps we will need to know them through 'private' emotions that open us to worlds of sensibilities, passions, intuitions, fears and betrayals. (Law, 2004, pp. 2-3)

Cette écriture « sensible » dépasse « de loin le simple fait de dire je dans la recherche pour assumer son rapport à son objet de recherche ou à son terrain » (Berger et Paillé, 2011, p. 73), car le chercheur qui explore l'univers expérientiel du sensible se trouve à l'origine du phénomène qu'il étudie. Le sensible désigne ici les états et les processus perceptifs, affectifs, cognitifs et relationnels qui se révèlent au sujet lorsqu'il entre en relation avec son corps « moyennant une formation et un entraînement perceptif adéquats » (p. 69). L'actualisation de sa sensibilité potentielle « ouvre à de nouvelles capacités de perception, d'action, de relation à soi et à autrui, de création de sens et d'expression créatrice. » (Berger et Austry, 2013, p. 79) La connaissance qui émerge de cette écriture sensible dépasse la singularité du corps qui la produit, mais le parcours vers la théorisation « ne procède pas d'un cheminement linéaire du singulier vers l'universel, mais plutôt d'un entrelacement permanent de singulier et d'universel sous différentes formes, à chaque étape de la recherche. » (p. 78)

L'autoethnographie, proposée par Carolyn Ellis et Art Bochner (2000), est probablement la première instanciation d'une théorisation incarnée. Il s'agit d'une approche à la recherche et à l'écriture qui vise à décrire et à analyser systématiquement (graphie) l'expérience personnelle (auto) dans le but de comprendre une expérience culturelle (ethno). Dans la foulée de la crise de confiance envers les pratiques de recherche positivistes et les frontières disciplinaires des SHS, provoquées par les théories poststructuralistes des années 1980, des chercheurs se sont tournés vers les récits d'expérience personnelle. Ces récits sont considérés comme des phénomènes complexes, constitutifs, significatifs, des façons uniques de ressentir et de penser qui en convoquant l'empathie, ont le potentiel de faire connaître des expériences autrement confinées au silence et à l'indifférence. Ils servent de plus à aider les personnes à donner un sens à leur propre expérience et à celle des autres. (Ellis, C., Adams et Bochner, 2011, pp. 1-2) L'autoethnographie offre un potentiel de transformation de soi :

[...] autoethnography is not simply a way of knowing about the world ; it has become a way of being in the world, one that requires living consciously, emotionally, reflexively. It asks that we not only examine our lives but also consider how and why we think, act, and feel as we do. Autoethnography requires that we observe ourselves observing, that we interrogate what we think and believe, and that we challenge our own assumptions, asking over and over if we have penetrated as many layers of our own defenses, fears, and



insecurities as our project requires. It asks that we rethink and revise our lives, making conscious decisions about who and how we want to be. (Jones, Adams et Ellis, 2013, p. 10)

La dimension performative de l'écriture implique, d'une part, que les traces du geste et de la trajectoire parcourue soient partie intégrante du témoignage, ce qui implique que :

Rather than providing neat and finished theorizations and descriptions of a reconfigured reflective practice, we share constellations of thought, or zigzagging and nonlinear connections, [...] in such constellations, there are no hard categories, but instead, there are emergent relations of feelings, actions, words, and so on. (Myers, Bridges-Rhoads et Cannon, 2017, p. 328)

Comme le mentionne avec justesse Julia Colyar, lorsque nous sommes mis en contact avec des textes, ils ont été soigneusement révisés, polis, ils sont non seulement terminés mais complets : « as if sprung fully formed from the head of Zeus. » (2009, p. 424) Laura Ellingson, quant à elle, parle de l'effacement des corps des chercheurs qui obscurcit la complexité de la production de connaissances et donne fausement l'impression d'une recherche ordonnée. (2006, p. 299) Elle déplore que la recherche : « continue to omit details of their authors' embodied being as they relate to research processes and findings » (p. 321)

La dimension performative de l'écriture implique, d'autre part, non seulement l'expression de soi dans toutes ses dimensions affectives, émotives mais aussi le recours à l'imaginaire et à la créativité. L'écriture performative est au coeur du tournant performatif dont il a été question précédemment. Laurel Richardson, dans un texte séminal intitulé *Writing: A method of inquiry* (1994), propose des formes d'écriture expérimentales dans la foulée des critiques féministes et postmodernistes des recherches qualitatives traditionnelles (p. 520). L'écriture devient alors un moyen pour produire des représentations évocatrices par le recours aux récits de soi (*narratives of the self*), à la fiction, à la poésie, à la dramaturgie, à la performance, aux textes polyvocaux, aux aphorismes, à la comédie et à la satire, aux représentations visuelles et également au mélange de ces genres qui ont cours à ce moment-là (p. 521)

Alors que l'écriture est généralement considérée comme le moyen de consigner (*telling*) les résultats de la recherche, elle est également un moyen de connaître (*knowing*) : « By writing in different ways, we discover new aspects of our topic and our relationship to it. Form and content are inseparable. » (2000, p. 923) Plus tard, elle écrira que ces formes d'écriture, qu'elle nomme « Pratiques analytiques créatives » (Creative Analytic Practices), ont brouillé, élargi et altéré les frontières de l'écriture ethnographique (2000,



p. 929). Ces pratiques se trouvent à également brouiller les frontières entre le texte, la représentation et la critique. L'auteur-performatif (*writer-as-performer*) est alors « self-consciously present, morally and politically self-aware. » (Denzin, N., 2003/2016, pp. 193-194)

À l'intersection entre la parole et l'écriture, l'écriture performative évoque ce qu'elle nomme (Phelan et Lane, 1998, p. 13). Même si elle est consécutive à un monde qui a déjà été performé, cette écriture à la première personne, active, en mouvement, processuelle, fait l'expérience de sa propre subjectivité au moment de la performance : « In such texts, performance and performativity are intertwined, each defines the other. » (Denzin, Norman K, 2001, p. 36) Alors que l'écriture académique, déclarative et argumentative, vise à présenter intégralement les résultats de la recherche en un ensemble logiquement cohérent, l'écriture performative cherche à plutôt à explorer le plein potentiel du médium, en ayant recours à des procédés qui relèvent du récit ou de la poésie pour rendre compte de l'ambiguïté, des nuances subtiles et de la contradiction ressentis. (Gergen, M. M. et Gergen, 2011, p. 5)

Dans la foulée de la déconstruction appliquée à la recherche, Maggie MacLure propose d'interrompre ou de perturber les processus par lesquels les connaissances issues de la recherche sont habituellement produites et traitées par ceux qui les lisent et les considèrent comme allant de soi (2003, p. 81). Elle soutient que les textes « can be unsettled – shaken up, breached, disturbed, torn – so that new questions and meanings are generated » (p. 81) Partrant du constat que l'écriture n'est jamais transparente, (p. 169), elle propose une recherche et une exploration des façons d'écrire qui « baffle the boundaries between literature and science, self and other, data and analysis, fact and fiction, mastery and surrender » (p. 172) La théorisation incarnée participe de cette déconstruction.

Dans une toute autre perspective, constructiviste cette fois, Vivienne Elizabeth propose que le passage de l'écriture comme méthode d'enregistrement à l'écriture comme méthode d'exploration, d'enquête, voire de recherche résulte du changement de conception du langage qui n'est plus mimétique mais qui participe à la construction des phénomènes étudiés. (Elizabeth, 2008, p. 4) C'est ainsi que l'écriture performative permet de donner un accès aux phénomènes d'une manière qui simule la réponse viscérale de l'expérience qui en est faite. (Alexander, 2005, p. 429) et en favorise une construction incarnée.

Ainsi, l'écriture performative ne se différencie pas seulement de l'écriture académique sur le plan formel, mais aussi parce qu'elle convoque, mobilise et implique la



subjectivité, la corporéité et l'imaginaire, autant de la personne de qui elle provient que celle qui la reçoit :

Performative writing composes the body into being. Such a praxis requires that I believe in language's representational abilities, thus putting my body at (the) stake [...](Spry, 2006, p. 344)

Anna Gibbs évoque l'expérience d'une conscience que, lors de l'acte d'écrire : le choix des mots et des structures grammaticales sont dictés par des mélodies vaguement mémorisées que nous ressentons dans une région de notre corps difficilement localisable. (2005, p. 6) Elle souligne le fait que l'activité inchoative et subtile de notre corps alors que nous sommes assis, plus ou moins encore au travail, stimule et soutient notre pensée et notre écriture. Elle en vient à la conclusion que l'écriture peut être guidée autant par le corps que par la pensée :

it partakes not simply of ideas, but of sensory and affective knowledges which are not secondary to thought (its windowdressing), but which are active in deciding not only the forms ideas will take, but also in discovering or inventing ideas themselves. (p. 6).

Pour Laura Ellingson, les points de vue que nous avons sur le monde et sur notre corps ne sont pas distincts de la mise en langage (*languaging*) que nous en faisons. (2006, p. 301) Le terme *languaging* est emprunté à Merrill Swain pour désigner le processus de faire du sens et de façonner la connaissance et l'expérience par le langage. (2006, p. 98) Ellingson enjoint finalement les chercheurs à considérer l'écriture comme un processus profondément incarné. (2006, p. 304). Elle rappelle que :

Writing is done with fingers and arms and eyes: It is an embodied act, not mental conjuring, and we should reflect on the experience of writing our research just as we reflect on our experience of being at a research site. (p. 304)

Depuis plus de deux ans, sans avoir formulé de projet précis, conscient, j'accumule les composantes de mon tournant performatif : une revue de littérature extensive, un séminaire de doctorat où les lectures sont entremêlées à des exercices pratiques. Puis ce fantasme d'une théorisation incarnée. Désir de modifier mon rapport personnel et académique au monde, d'abolir ce redoublement du monde dans mon ordinateur. Revenir à la matérialité de l'écriture, mettre mon corps à l'épreuve. Achat sur Amazon.ca : une plume « fontaine » Pilot Vanishing Point, Collection Retractable, noir mat, pointe moyenne; une bouteille d'encre « Iroshizukui » couleur « shin-kai » (bleu de la



mer profonde). Une plume soigneusement choisie, une plume désirée pour changer de vie, changer ma vie, investissement démesuré, dérisoire. Pour me transformer en samouraï de l'écriture, et si c'était plutôt en Ninja ?

Quelques jours plus tard, je coupe le ruban gommé, ouvre la boîte de carton fébrile, découvre ému un coffret noir mat rectangulaire, tire le ruban, retire doucement la plume de son écrin, regarde ma main qui tient la plume, dévisse avec précaution le corps de la plume, ouvre le flacon d'encre, y plonge la pointe, tourne doucement le piston, regarde fasciné le réservoir s'emplier d'encre. Je prends la plume en main.

Je redeviens écolier, retrouve l'emplacement dans la chair de mon index et de mon majeur ces creux dans les os façonnés par tant d'années de prise de notes, de dissertations, d'examens, je ressens l'étranglement de la cravate de mon uniforme défraîchi. Une feuille de papier toute blanche, immaculée. Ma main qui tient la plume bien calée dans les creux retrouvés, ma main qui n'est plus si habile, souvent engourdie. C'est difficile de constater et encore plus d'accepter la dégénérescence de mon corps, sa trahison qui mène – je le sais depuis peu, mais ne l'accepte pas pour autant – à ma fin.

Commencer à écrire, ralentir le geste, prendre soin de bien former les lettres, écouter le grattement de la pointe de la plume sur le papier rêche, risquer les taches sur le papier, risquer de souiller mes doigts, accepter le décalage entre la vitesse de ma main soucieuse de bien faire les choses et celle de ma pensée qui sautille. Raturer, tâtonner, errer, regarder ma main écrire une pensée qui est déjà ailleurs, qui a bifurqué, continuer quand même à écrire en reprenant le fil, revenir en arrière pour préciser un détail. Apparait tout à coup ce qui est essentiel mais qui était enfoui. Raturer, insérer entre les lignes trop serrées, puis continuer en marge, tracer une flèche pour indiquer l'emplacement, prendre la décision de faire une pause, de retranscrire, reformuler en retranscrivant, prendre en même temps en note le flux de pensées, avoir peur de le perdre irrémédiablement.

Je m'installe à ma table de travail, la fenêtre à ma gauche qui ouvre sur la montagne, les oiseaux enfin de retour, la gravure du Bestiaire d'Alfred Pellan sur le mur d'en face et dans laquelle je me perds quand je lève les yeux, un thé fumé brulant à la portée de la main, les Suites pour violoncelle de Bach en sourdine, une rame de papier blanc, ma plume en main, je suis enfin prêt à faire de la théorisation incarnée. (À suivre)

St-Hilaire, avril 2018.



Références

- Alexander, B.K. (2005). Performance Ethnography The Reenacting and Inciting of Culture. Dans Denzin, N. K. et Y. S. Lincoln (dir.), *The SAGE handbook of qualitative research*. Thousand Oaks : Sage Publications.
- Aron, J.-P. (2012). La tragédie de l'apparence à l'époque contemporaine. *COMMU Communications*, 91(2), 181-190.
- Atlan, H. (1979). *Entre le cristal et la fumée : essai sur l'organisation du vivant*. Éditions du Seuil. Paris.
- Badley, G.F. (2013). Un-Doing a Title. *Qualitative Inquiry*, 20(3), 287-295.
<http://dx.doi.org/10.1177/1077800413489269>
- Barthes, R. (1977). *Fragments d'un discours amoureux*. Paris : Éditions du Seuil.
- Baudrillard, J. (1976). *L'échange symbolique et la mort*. Paris : Gallimard.
- Bell, E. (2008). *Theories of performance*. Los Angeles : Sage Publications.
- Berbary, L. (2015). Creative Analytic Practices: Onto-episto-theoretical Attachments, Uses, and Constructions within Humanist Qualitative Leisure Research. *International Leisure Review*, (2).
- Berger, È. et Austry, D. (2013). Le singulier et l'universel dans le paradigme du Sensible : un entrelacement permanent à chaque étape de la recherche. *Recherches qualitatives*, (15), 78-95.
- Berger, È. et Paillé, P. (2011). Écriture impliquée, écriture du Sensible, écriture analytique : de l'implication à l'explication. *Recherches qualitatives*(11), 68-90.
- Borel, F. et Benezet, M. (1987). *Le Corps-spectacle*. Bruxelles : Université de Bruxelles.
- Bourdieu, P. (1994). *Raisons pratiques sur la théorie de l'action*. Paris : Editions du Seuil.
- Braidotti, R. (2011). *Nomadic theory : the portable Rosi Braidotti*. New York : Columbia University Press.
- Brewster, A. (2009). Beachcombing: A Fossicker's Guide to Whiteness and Indigenous Sovereignty. Dans Smith, H. et R. T. Dean (dir.), *Practice-led research, research-led practice in the creative arts* (p. 126-149). Edinburgh : Edinburgh university press.
- Bridges, D. et Higgs, J. (2009). Writing practices. Dans Higgs, J., D. Horsfall et S. Grace (dir.), *Writing qualitative research on practice* (p. 51-60). Rotterdam : Sense Publishers.
- Butler, J. (1993). *Bodies that matter : on the discursive limits of "sex"*. New York : Routledge.
- Caune, J. (2014). Le corps, objet de discours, moyen de relation. *Hermès: Cognition, communication, politique*, 68(1), 53-58.
- Chemero, A. (2009). *Radical embodied cognitive science*. Cambridge, Mass; London : MIT Press.
- Clark, A. et Chalmers, D. (1998). The Extended Mind. *Analysis*, 58(1), 7-19.
- Colyar, J. (2009). Becoming Writing, Becoming Writers. *Qualitative Inquiry*, 15(2), 421-436.
- Conquergood, D. (1998). Beyond the text: Toward a performative cultural politics. Dans Dailey, S. (dir.), *Performance studies: Visions and revisions* (pp. 25-36). Annandale, VA:: National Communication Association.
- Constantinidès, Y. (2013). *Le nouveau culte du corps : dans les pas de Nietzsche*. Paris : François Bourin Éditeur.
- Corbin, J. et Strauss, A.L. (1990). *Basics of qualitative research : techniques and procedures for developing grounded theory*. Los Angeles : SAGE.
- Culler, J. (1982). *On deconstruction : theory and criticism after structuralism*. Ithaca, N.Y. : Cornell University Press.
- Davey, N. (1994/2006). Art and theoria. Dans Macleod, K. et L. Holdridge (dir.), *Thinking through art : reflections on art as research* (p. 20-39). London; New York : Routledge.
- Debout-Caron, F. (2006). Le corps au travail : De l'instrumentalisation à l'instrumentalité. *Champ Psychosomatique*, 44(4), 93-107.
- Dekens, O. (2015). *"Méditations métaphysiques", René Descartes : avec le texte intégral des "Méditations" I et II*. Rosny : Bréal.
- Deleuze, G. et Guattari, F. (1975). *L'anti-Oedipe, Capitalisme et schizophrénie*. Paris : Les Editions de Minuit.
- Deleuze, G. et Guattari, F. (1991). *Qu'est-ce que la philosophie?* Paris : Editions de Minuit.
- Denzin, N. (2003/2016). The Call to Performance. *Symbolic Interaction*, 25, 327-346.



- Denzin, N.K. (2001). The reflexive interview and a performative social science. *Qualitative research*, 1(1), 23-46.
- Denzin, N.K. et Lincoln, Y.S. (1994/2011). The Discipline and Practice of Qualitative Research *Handbook of qualitative research*. Ingleterra : Sage Publications.
- Depraz, N. (2006). *Comprendre la phénoménologie : une pratique concrète*. Paris : Armand Colin.
- Dubé, V. (2008). Une lecture féministe du "souci de soi" de Michel Foucault : pour un retour à la culture différenciée du genre féminin. *Recherches féministes*, 79-98.
- Elizabeth, V. (2008). Another String to Our Bow: Participant Writing as Research Method. *Forum Qualitative Sozialforschung / Forum: Qualitative Social Research*, 9(1)
- Ellingson, L., L. (2006). Embodied Knowledge: Writing Researchers Bodies Into Qualitative Health Research. *Qualitative Health Research*, 16(2), 298-310.
- Ellis, C., Adams, T.E. et Bochner, A.P. (2011). Autoethnography: An Overview. *Forum Qualitative Sozialforschung / Forum: Qualitative Social Research*, 12(1). Récupéré de <http://www.qualitative-research.net/index.php/fqs/article/view/1589/3095>
- Ellis, C.S. et Bochner, A. (2000). Autoethnography, personal narrative, reflexivity: Researcher as subject. Dans Denzin, N. K. et Y. S. Lincoln (dir.), *Handbook of qualitative research* (p. 733-768). Thousand Oaks, Calif. : Sage Publications.
- Farnell, B. (2012). *Dynamic embodiment for social theory : "I move therefore I am"*. London; New York : Routledge.
- Fodor, J.A. (1983/1986). *La modularité de l'esprit : essai sur la psychologie des facultés*. (Gerschenfeld, A., Trad.). Paris : Les éditions de minuit.
- Fontanille, J. (2015). *Corps et sens*. Paris : P.U.F.
- Fook, J. (2012). Developing critical reflection as a research method. Dans Higgs, J., A. Titchen et D. Horsfall (dir.), *Creative Spaces for Qualitative Researching : Living Research* (p. 55-64). Rotterdam : Sense Publishers.
- Fortier, M.-S. (2016). *L'influence de la pratique approfondie de méthodes d'éducation somatique sur la pratique musicale de musiciens professionnels : deux études de cas*. *Archipel*. Université du Québec à Montréal, Montréal. <http://www.archipel.ugam.ca/9266/>.
- Fortin, S. (2009). *Danse et santé : du corps intime au corps social*. Québec : Presses de l'Université du Québec.
- Foucault, M. (1975). *Surveiller et punir : naissance de la prison*. Paris : Gallimard.
- Foucault, M. (1983). *Corps écrit*. 5. Paris : Presses universitaires de France.
- Foucault, M. (1994/2001). « Les intellectuels et le pouvoir » entretien de Michel Foucault avec Gilles Deleuze *Dits et écrits 1954-1975 tome 1* (p. 1174-1183). Paris : Gallimard.
- Foucault, M., Martin, L.H., Gutman, H. et Hutton, P.H. (1988). *Technologies of the self : a seminar with Michel Foucault*. London : Tavistock.
- Frow, J. (1995). *Cultural studies and cultural value*. Oxford : Clarendon Press.
- Gadamer, H.G. (1960/1976). *Verite et methode : les grandes lignes d'une hermeneutique philosophique*. Paris : Éditions du Seuil.
- Galinon-Méléneq, B. (2008). *Le corps communicant : le XXIe siècle, civilisation du corps?* Paris : L'Harmattan.
- Gauthier, B. (2010). *Recherche sociale : de la problématique à la collecte des données*. Québec : Presses de l'Université du Québec.
- Gauthier, C. (1986). Les rapports entre la théorie et la pratique et la recherche-action. *Revue des sciences de l'éducation*, 12(3), 331-343.
- Gergen, M. et Gergen, K.J. (2000). Qualitative Inquiry: Tensions and Transformations. Dans Denzin, N. K. et Y. S. Lincoln (dir.), *Handbook of qualitative research*. Thousand Oaks, Calif. : Sage Publications.
- Gergen, M.M. et Gergen, K.J. (2011). Performative social science and psychology. *Forum: Qualitative social research*, 12(1)
- Gerring, J. (1999). What Makes a Concept Good? A Criterial Framework for Understanding Concept Formation in the Social Sciences. *Polity*, 31(3), 357-393. <http://dx.doi.org/10.2307/3235246>



- Gibbs, A. (2005). Fictocriticism, Affect, Mimesis: Engendering Differences. *Text : Journal of writing and writing courses*, 9(9).
- Ginot, I. (2009). Discours, techniques du corps et technocorps. Dans Gioffredi, P. (dir.), *A l[a'r]encontre de la danse contemporaine, porosités et résistances*. Paris : L'Harmattan.
- Glaser, B.G. et Strauss, A.L. (1967/2010). *La découverte de la théorie ancrée stratégies pour la recherche qualitative*. Paris : A. Colin.
- Golden-Biddle, K. et Locke, K.D. (1997). *Writing matters : crafting theoretical points from qualitative research*. London : SAGE.
- Gourinat, V. (2015). Le corps prothétique : un corps augmenté ? *Revue d'éthique et de théologie morale*, 286(4), 75.
- Gray, C. et Pirie, I. (1995, 1993.) 'Artistic' Research Procedure: Research at the Edge of Chaos ? Dans Communication présentée à /au European Academy of Design, Proceedings of Design Interface Conference, Salford p. 1-21) University of Salford (G.-B.)
- Guba, E.G. (1994). The alternative paradigm dialog. Dans Guba, E. G. (dir.), *The Paradigm dialog* (pp. 17-30). Newbury Park, Calif.: Sage Publications.
- Guba, E.G. et Lincoln, Y.S. (1989). *Fourth generation evaluation*. Newbury Park u.a. : Sage Publ.
- Guba, E.G. et Lincoln, Y.S. (1994/2011). Competing paradigms in qualitative research. Dans Denzin, N. K. et Y. S. Lincoln (dir.), *The SAGE handbook of qualitative research*. Thousand Oaks, Calif. : Sage.
- Guillemette, F. et Luckerhoff, J. (2013). *Méthodologie de la théorisation enracinée fondements, procédures et usages*. Québec [Que.] : Presses de l'Université du Québec.
- Hanna, T. (1995/2017). Qu'est-ce que la somatique ? . *Recherches en danse*.
- Heinrich, F. (2012). Flesh as communication body art and body theory. *Contemporary Aesthetics*, 10
- Hernandez-Ramirez, R. (2017). Technology and self-modification: Understanding technologies of the self after Foucault. *Journal of Science and Technology of the Arts*, 9(3), 45-57.
- Holliday, A. (2016). *Doing & writing qualitative research*. Los Angeles : SAGE.
- Jones, H.S., Adams, T.E. et Ellis, C. (2013). *Handbook of autoethnography*. Walnut Creek, CA : Left coast press.
- Joos, J.-E. (1997). "Le corps décentré". Entrevue sur Internet avec Judith Butler. *Spirale*, (154).
- Law, J. (2004). *After method : mess in social science research*. London; New York : Routledge.
- Le Breton, D. (2014). Le corps entre significations et informations. *Hermès: Cognition, communication, politique*, 68(1), 21-30.
- Lépine, J. (2012). *Le coaching somatique ou L'intelligence du corps en mouvement*. Ville-d'Avray : Éditions Valeurs d'avenir.
- Luciani, I. (2013). Prélude. Expérience et écriture du corps : du récit de soi comme forme de savoir. *Rives méditerranéennes*(44)
- MacLure, M. (2003). *Discourse in educational and social research*. Buckingham : Open University Press.
- Mallozzi, C.A. (2009). Voicing the Interview: A Researcher's Exploration on a Platform of Empathy. *Qualitative Inquiry Qualitative Inquiry*, 15(6), 1042-1060.
- Mauss, M. (1936/1980). Les techniques du corps. *Journal de psychologie normale et pathologique*, XXXII(3-4)
- Merleau-Ponty, M. (1945). *Phénoménologie de la perception*. Paris : Gallimard.
- Merleau-Ponty, M. (1964/2010). *Le visible et l'invisible : suivi de Notes de travail*. Paris : Gallimard.
- Miliani, M. (1998). L'écriture du corps. *Corps et culture*
- Myers, K.D., Bridges-Rhoads, S. et Cannon, S.O. (2017). Reflection in constellation: Post theories, subjectivity, and teacher preparation. *Journal of Early Childhood Teacher Education*, 38(4), 326-341. <http://dx.doi.org/10.1080/10901027.2017.1389789>
- Nancy, J.-L. (1992). *Corpus*. Paris : A.M. Métailié.
- Nicolini, D. (2017). Practice Theory as a Package of Theory, Method and Vocabulary: Affordances and Limitations.
- Noland, C. et Penny, S. (2014.) Embodiment. Dans Kelly, M. (dir.), *Embodiment. In Encyclopedia of Aesthetics* : Oxford University Press. Récupéré de



- <http://www.oxfordreference.com/view/10.1093/acref/9780199747108.001.0001/acref-9780199747108-e-259>
- Paillé, P. (1994). L'analyse par théorisation ancrée. *Cahiers de recherche sociologique*, (23), 147-181.
- Paillé, P. et Mucchielli, A. (2003). *L'analyse qualitative en sciences humaines et sociales*. Paris : A. Colin.
- Parat, H. (2011). Le corps de l'amour. [The Body of Love]. *Revue française de psychosomatique*, 40(2), 53-67. <http://dx.doi.org/10.3917/rfps.040.0053>
- Payen, P. (2002). L'exil, cité de l'historien *Terres promises, terres rêvées*. Toulouse : Université de Toulouse - Le Mirail.
- Péquignot, A. (2016). Corps et transhumanisme. *Le Portique*
- Phelan, P. et Lane, J. (1998). *The ends of performance*. New-York/London : New-York University Press.
- Polanyi, M. (1962). Tacit knowing: Its bearing on Some Problems of philosophy. *Reviews of modern physics*, 34(4), 601-616.
- Prigogine, I. et Stengers, I. (1979). *La nouvelle alliance : métamorphose de la science*. [Paris] : Gallimard.
- Renaut, A., Billier, J.-C., Savidan, P. et Thiaw-Po-Une, L. (2006). *La philosophie*. Paris : Odile Jacob.
- Richardson, L. (1994). Writing: a method of inquiry. Dans Denzin, N. K. et Y. S. Lincoln (dir.), *Collecting and interpreting qualitative materials* (p. 516-529). Thousand Oaks, California : SAGE Publications.
- Richardson, L. (2000). Writing: A method of inquiry. Dans Denzin, N. K. et Y. S. Lincoln (dir.), *The handbook of qualitative research* (Vol. 2, p. 923-948). Thousand Oaks : Sage Publications.
- Roseau, C. (2013). Le corps dansant, un art de l'immatérialité. *Psychosomatique relationnelle*, 1(1), 25-29.
- Ryan, A.B. (2006). Post-Positivist Approaches to Research. Dans Antonesa, M. (dir.), *Researching and writing your thesis : a guide for postgraduate students* (p. 12-26). Maynooth : NUI Maynooth.
- Schatzki, T.R. (2001). Introduction Practice theory. Dans Schatzki, T. R., K. Knorr-Cetina et E. v. Savigny (dir.), *The practice turn in contemporary theory*. London; New York : Routledge.
- Schiphorst, T.H.H.M. (2009). *The varieties of user experience bridging embodied methodologies from somatics and performance to human computer interaction* University of Plymouth
- Schön, D.A. (1982/1994). *Le praticien réflexif : à la recherche du savoir caché dans l'agir professionnel*. Montréal : Éditions Logiques.
- Seitz, H. (2012). Performative Research. Dans Fink, T. (dir.), *Die Kunst, über Kulturelle Bildung zu forschen : Theorie- und Forschungsansätze*. München : Kopaed.
- Spencer, R., Pryce, J.M. et Walsh, J. (2015). Philosophical Approaches to Qualitative Research. Dans Leavy, P. (dir.), *The Oxford handbook of qualitative research*.
- Spry, T. (2006). A "performative-I" copresence: Embodying the ethnographic turn in performance and the performative turn in ethnography. *Text and Performance Quarterly*, 26(4), 339-346.
- St-Jean, M. (2008). La représentation contemporaine du corps comme allégorie de la société. *Lien social et politiques.*, 59, 139.
- Storkerson, P. (2003). Information and cognitive process: a communication theory for design. *International journal of design sciences & technology*, 11(2).
- Swain, M. (2006). Languaging, agency and collaboration in advanced second language proficiency. Dans Byrnes, H. (dir.), *Advanced Language Learning: The Contribution of Halliday and Vygotsky* (pp. 95-108). London: Bloomsbury Academic.
- Thom, R. (1979). *Théorie des catastrophes et biologie : plaidoyer pour une biologie théorique*. København : Munksgaard.
- Thomas, E. (2007). Le spectre de la métathéorie: Alexander Wendt serait-il hanté par ses propres engagements? . *Etudes internationales*, 38(3), 383-404.
- Turner, B.S. (1984). *The body and society : explorations in social theory*. Oxford : Blackwell.
- Turner, B.S. (1992). *Regulating bodies : essays in medical sociology*. London; New York : Routledge.
- Varela, F.J., Thompson, E. et Rosch, E. (1991/1993). *L'inscription corporelle de l'esprit : sciences cognitives et expérience humaine*. Paris : Seuil.
- Wall, S. (2006). An Autoethnography on Learning About Autoethnography. *International Journal of Qualitative Methods*, 5(2), 146-160.
- Waskul, D.D. et Vannini, P. (2006). *Body/embodiment : symbolic interaction and the sociology of the body*. Aldershot : Ashgate.



- Wittgenstein, L. (1934/2004). *Le cahier bleu et le cahier brun*. (Imbert, C., M. Goldberg et J. Sackur, Trad.). [Paris] : Gallimard.
- Zarka, Y.C. (2016). La marchandisation du corps humain : réalité du corps fétichisé. *Cités*, 65(1), 33.

